

POURQUOI LE POINT DE VUE IMPORTE

Alison Wylie

Traduction de « Why standpoint matters », in *Science and Other Cultures: Issues in Philosophies of Science and Technology*, Figueroa et Harding (eds), Routledge, 2003, pp. 26-48.

Version de travail non finalisée, non éditée, à ne pas faire circuler

A paraître dans *Textes clefs de Philosophie féministe des sciences*, Vrin

La théorie du point de vue est explicitement une épistémologie explicitement politique et sociale. Son idée centrale et ce qui la motive est la thèse de l'inversion : ceux qui sont soumis à des structures de domination qui les marginalisent et les oppriment constamment pourrait bien en fait être dotés d'un privilège épistémique à d'importants égards. Ceux-ci sont susceptibles, en raison de leur expérience spécifique et de leur compréhension de celle-ci, de connaître des choses différentes ou d'en savoir plus que ceux qui, par comparaison, sont plus privilégiés (socialement ou politiquement). Les théoriciennes féministes du point de vue soutiennent que le genre est une dimension de la différenciation sociale susceptible de produire cette différence épistémologique. Leur objectif est à la fois de comprendre d'où vient la partialité systématique du savoir qui fait autorité – en particulier son androcentrisme et son sexisme – et de rendre compte des apports positifs de ceux qui essaient, depuis un point de vue marginal (en particulier féministe), de combattre cette partialité.

Appliquée au savoir scientifique, la théorie du point de vue se promet de servir de médiateur entre les extrêmes générés par des débats prolongés sur le rôle des valeurs en science. En cela ses intérêts convergent avec ceux d'un bon nombre de philosophes des sciences qui s'emploient à rendre raison de la nature profondément sociale de la recherche scientifique sans céder à la critique constructiviste qui sape toute prétention normative à un quelconque privilège épistémique ou à une quelconque autorité¹. En outre, cette théorie offre un cadre pour comprendre en quoi, loin de compromettre l'intégrité épistémique, une certaine diversité (culturelle, raciale, de genre) peut enrichir considérablement la recherche scientifique ; il est urgent de s'en préoccuper tant au plan pratique que politique et philosophique. Malgré cette promesse, la théorie féministe du point de vue est restée marginale par rapport aux analyses philosophiques orthodoxes des sciences – elle est même restée marginale dans les études scientifiques en général – et sa réception par les théoriciennes féministes a été mitigée. Mon but dans cet article est d'extraire de cette histoire conflictuelle de débats ce que je considère comme la partie prometteuse de la théorie féministe du point de vue et d'établir, dans les grandes lignes, un cadre d'analyse du point de vue dans la pratique scientifique, pour compléter certains des développements récents les plus passionnants en philosophie des sciences.

¹ J'ai en tête quatre monographies récentes qui, de façons assez différentes, font de cette médiation leur objectif central : Joseph Rouse, *Engaging Science : How to Understand its Practices Philosophically*, Ithaca, N.Y., Cornell University Press 1996 ; Helen Longino, *The Fate of Knowledge*, Princeton, N.J., Princeton University Press, 2002 ; Philip Kitcher, *Science, Truth and Democracy*, Oxford, Oxford University Press, 2001 ; Miriam Solomon, *Social Empiricism*, Cambridge Mass, MIT Press, 2001.

La contestation des points de vue

La théorie du point de vue peut être classée parmi les théories les plus controversées qui ont été proposées et débattues dans l'histoire, longue de vingt à trente ans, de la seconde vague de la pensée féministe sur le savoir et les sciences. Ses défenseurs comme ses critiques ne s'entendent pas sur ses origines, son statut théorique et, plus fondamentalement, sur sa pertinence pour la pensée féministe contemporaine du savoir. Dans un numéro spécial sur la théorie du point de vue publié par *Signs*, Hekman explique que la théorie du point de vue aurait connu une brève période d'influence au milieu des années 1980, mais serait tombée si radicalement en désuétude que dix ans plus tard elle était largement rejetée comme une « relique désuète d'un fruste passé féministe »². Selon elle, la théorie du point de vue était prête à ressusciter à la fin des années 1990 ; elle est à présent réhabilitée par de nouvelles avocates, revisitée par ses fondatrices et, dans le cas de Hekman (qui fait partie des premières), elle est saluée comme le signe avant-coureur d'un nouveau paradigme féministe.

La position de Hekman a été vivement contestée par celles qui sont aujourd'hui considérées comme les représentantes canoniques de la théorie du point de vue – avant tout Hartsock, Harding, Smith et Collins³ – mais sur certains points les différences entre ces critiques sont aussi grandes que celle qui sépare Hekman de n'importe laquelle d'entre-elles. Certaines demande si une telle « théorie du point de vue » existe vraiment : peut-être n'est-elle qu'une réification des catégories épistémiques de Harding qui définissent le champ, une position (hypothétique) oscillant entre l'empirisme féministe et la critique postmoderne⁴. Lorsque des positions et des pratiques particulières sont identifiées comme représentant la théorie du point de vue, la question de pose de savoir s'il s'agit bien d'une théorie *épistémique* plutôt que d'une méthodologie féministe prosaïque. Faire des sciences sociales en tant que théoricienne féministe du point de vue, c'est concevoir la recherche du point de vue interne plutôt que d'imposer les

² Susan Hekman, « Truth and Method : Feminist Standpoint Theory Revisited », *Signs*, 22/2, 1997, p. 341.

³ Collins, Hartsock, Harding et Smith ont toutes publié des réponses à l'article de Hekman. Nancy C.M. Hartsock, « Comments On Hekman's "Truth and Method" : Truth or Justice ? », *Signs*, 22/2, 1997, p. 367-374 ; Patricia Hill Collins, « Comment On Hekman's "Truth and Method" : Where's the Power ? », *ibid.*, p. 375-381 ; Sandra Harding, « Comment On Hekman's "Truth and Method" : Whose Standpoint Needs the Regimes of Truth and Reality ? », *ibid.*, p. 382-391 ; Dorothy Smith, « Comments On Hekman's "Truth and Method" », *ibid.*, p. 392-398.

De plus, la même année, Sally J. Kenney et Helen Kinsella ont édité un numéro spécial de *Women and Politics* (18/3, 1997) sur la théorie féministe du point de vue, repris dans *Politics and Feminist Standpoint Theories* (New York, The Haworth Press, 1997). Pour une évaluation des débats générés par la théorie du point de vue, voir en particulier l'introduction de Kenney dans Kenney et Kinsella (éd.), *ibid.*, p. 1-6 ; Katherine Welton, « Nancy Hartsock's Standpoint Theory : From Content to "Concrete Multiplicity" », in *ibid.*, p. 7-24 ; Nancy J. Hirschmann, « Feminist Standpoint as Postmodern Strategy », in *ibid.*, p. 73-92 et la réponse de Hartsock, « Standpoint Theories for the Next Century », in *ibid.*, p. 93-102. Voir également Nancy C.M. Hartsock, « The Feminist Standpoint Revisited », in *The Feminist Standpoint Revisited and Other Essays*, Boulder, Colo., Westview Press, 1998, p. 227-248. Ces discussions portent sur la première formulation par Hartsock de la théorie féministe du point de vue : Nancy C.M. Hartsock, « The Feminist Standpoint : Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism », in S. Harding et M.B. Hintikka (éd.), *Discovering Reality : Feminist Perspectives On Epistemology, Metaphysics, Methodology and Philosophy of Science*, Boston, Reidel, 1983, p. 293-295.

⁴ Sandra Harding, *The Science Question in Feminism*, Ithaca, New York, Cornell University Press, 1986, p. 24-26. Voir également Sandra Harding, *Whose Science ? Whose Knowledge ? Thinking from Women's lives*, Ithaca, New York, Cornell University Press, 1991, ch. 5.

catégories extérieures du spécialiste des sciences sociales, de la bureaucratie gestionnaire ou des élites dirigeantes⁵. Parmi ceux qui s'accordent pour dire que la théorie du point de vue est une théorie de la connaissance, certains sont en désaccord quant à la question de savoir si elle est principalement descriptive ou normative, si elle vise à justifier des énoncés de connaissance ou à rendre compte de leur production. Et il est largement admis que la théorie féministe du point de vue sous toutes ces formes a connu de profonds changements pendant les quinze ans au cours desquels elle a été activement débattue. Comme le fait remarquer Hartsock : « il faut reconnaître que les théories du point de vue sont pour l'essentiel contestées »⁶.

Malgré les tensions suscitées par ce récent débat, toutes s'accordent sur certains points : la théorie du point de vue, quelle que soit sa forme, ne doit, pour être viable, ni inclure ni supposer deux thèses distinctes auxquelles elle est souvent associée :

Premièrement, la théorie du point de vue ne doit pas présupposer une définition essentialiste des catégories sociales ou des collectivités à partir desquelles elle caractérise les points de vue épistémologiquement pertinents.

Deuxièmement, elle ne doit pas être confondue avec la thèse *du privilège épistémique systématique* ; les théoriciennes du point de vue ne peuvent pas affirmer que ceux qui occupent certains points de vue particuliers (généralement dominés, opprimés ou marginaux) en savent systématiquement davantage ou savent mieux en raison de leur situation sociale ou politique.

La théorie féministe du point de vue des années 1970 et 1980 est souvent comprise comme une théorie des propriétés épistémiques d'un point de vue spécifiquement genré : celui des femmes en général ou celui qui est défini par les féministes qui théorisent sur le point de vue des femmes ; cette situation sociale genrée est alors conçue comme une donnée biologique ou psychanalytique aussi proche d'une espèce naturelle « indifférente » que peut l'être le genre social « interactif » (pour employer la terminologie de Hacking)⁷. La thèse attribuée à ce genre de théorie

⁵ Dorothy E. Smith, « Women's Perspective as a radical Critique of Sociology », *Sociological Inquiry*, 44, 1974, p. 7-14 ; « A Sociology for Women », in J. Sherman et E.T. Beck (éd.), *The Prism of Sex : Essays in the Sociology of Knowledge*, Madison, Wisc., University of Wisconsin Press, 1979, p. 137-187, repris dans Dorothy Smith, *The Conceptual Practice of Power : A Feminist Sociology of Knowledge*, Toronto, University of Toronto Press, 1990.

⁶ N.C.M. Hartsock, « Standpoint Theories for the Next Century », *art. cit.*, p. 93. Welton observe un important glissement d'accent dans la caractérisation par Hartsock de la théorie du point de vue qui implique un passage de « l'insistance sur le contenu substantiel et la différence de la perspective féministe fondé sur les traits partagés de l'expérience des femmes à une approche plus formelle du fonctionnement du point de vue, qui n'insiste pas particulièrement sur le contenu effectif de cette perspective » (« Nancy Hartsock's Standpoint Theory : From Content to "Concrete Multiplicity" », *art. cit.*, p. 7). Hirschmann fait la même remarque mais observe que Hartsock continue d'insister dans ses travaux sur la « notion de point de vue comme méthode » (« Feminist Standpoint as Postmodern Strategy », *art. cit.*, p. 76) et sur ce qui caractérise « le processus de développement d'un point de vue » plutôt que sur le contenu du point de vue qui émerge de ce processus ; ceci anticipe Nancy C.M. Hartsock, « The Feminist Standpoint : Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism » (*art. cit.*). Hartsock elle-même énumère un certain nombre de problèmes qui ont suscité la critique et qui devront être approfondis par les théoriciennes du point de vue du « siècle prochain » : il faudra analyser le statut de l'expérience, en particulier la notion d'expérience collective ; réévaluer les facteurs (autres que le travail) constitutifs de l'expérience spécifique de différents groupes de gens ; développer plus en détail la « façon dont l'expérience se trouve médiatisée et transformée en point de vue » (« Standpoint Theories for the Next Century », *art. cit.*, p. 95).

⁷ Ian Hacking, *Entre science et réalité, la construction sociale de quoi ?*, Paris, La Découverte, 2001, p. 141-170.

féministe du point de vue centrée sur le « mode de connaissance des femmes » est celle selon laquelle, en vertu de leur identité de genre, les femmes (ou ceux qui interrogent cette identité de manière critique) possèdent des modes de connaissance spécifiques qui doivent être valorisés.

Il n'est pas sûr que quiconque ayant défendu la théorie du point de vue comme théorie de la connaissance ou de la pratique scientifique ait jamais endossé la thèse essentialiste ou la thèse du privilège systématique. Hartsock et Smith, par exemple, ont été horrifiées de voir leurs arguments explicitement marxistes restitués dans des termes essentialistes⁸ ; c'était pour mettre en relief la nature contingente et historique de ce que nous comptons comme un savoir et centrer l'attention sur les processus qui produisent le savoir qu'elle ont souligné le fait que ce que nous savons est structuré par les conditions sociales et matérielles de notre vie. Hartsock a certainement raison de dire que les premiers arguments de la théorie du point de vue ont été systématiquement mal lus car la plupart des commentateurs ne connaissaient pas assez la théorie marxiste⁹. Je voudrais développer cette analyse. La nature systématique et dans ce cas perverse des contresens qu'a dû essayer Hartsock illustre justement la thèse rejetée par ceux qui la critiquent ; leur situation sociale (et même leur point de vue consciemment adopté – je reviendrai sur cette distinction) semble leur imposer les limites catégorielles dérivées d'une idéologie individualiste dominante. Hartsock, Collins, Harding et Smith récusent toutes la tendance constante qui consiste à vouloir réduire la notion de point de vue à la situation sociale des individus, tendance inévitable selon moi, si on (les critiques) n'arrive pas à comprendre que les structures sociales, les institutions ou les rôles et les relations structurés par le système peuvent être suffisamment puissantes pour déterminer l'accès au savoir des agents épistémiques¹⁰. Si l'on suppose cela, à moins que les capacités, spécifiques à leur point de vue, des agents connaissant ne soient fixées par des déterminations naturelles ou quasi-naturelles (par exemple par la biogénétique ou par des processus psychanalytiques), les points de vue se fragmentent en myriades de perspectives individuelles et la théorie du point de vue se réduit à une politique du relativisme des identités.

Il faut dire que, dans ses réponses à Hekman et à d'autres critiques, Hartsock mentionne très peu l'usage qu'elle a fait de la psychanalyse (et de la théorie de la relation d'objet) dans ses premiers travaux, pour rendre compte de la façon dont les individus internalisent les relations de pouvoir constitutives d'une division sexuelle du travail (en particulier du travail de production) et les rôles de genre qui leurs sont associées¹¹. Si un quelconque existentialisme se niche quelque part c'est dans cet aspect

⁸ Nancy C.M. Hartsock, « Comments On Hekman's "Truth and Method" : Truth or Justice ? », *art. cit.*, p. 232 ; Dorothy Smith, « Comments On Hekman's "Truth and Method" », *art. cit.*

⁹ Hartsock affirme ceci dans *The Feminist Standpoint Revisited and Other Essays* (*op. cit.*, p. 229, 233) en faisant référence à l'approche néo-marxiste de la théorie du point de vue qu'elle a présenté dans « The Feminist Standpoint : Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism » (*art. cit.*). Voir également l'analyse par Hirschmann du fait que les attributions critiques de tendances essentialistes et universalisantes ne sont pas justes envers les premières formulations par Hartsock de la théorie du point de vue.

¹⁰ Voir en particulier la discussion que Hartsock propose de ce point. Elle objecte que même les commentateurs bienveillants persistent à accorder une trop grande importance à l'individu (à la perspective individuelle, à la subjectivité) dans leur formulation de la théorie du point de vue et réclame une meilleure reconnaissance de « l'importance de la collectivité épistémologique dans la production de l'analyse du point de vue » (« Standpoint Theories for the Next Century », *art. cit.*, p. 94).

¹¹ Dans l'analyse marxiste-féministe développée par Hartsock dans « The Feminist Standpoint : Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism » (*art. cit.*) l'appel à la théorie psychanalytique visait à rendre compte du contenu spécifique du point de vue *féministe* qui pouvait être

de son argument de départ et c'est ceci qui a suscité le plus de critiques¹². C'est l'usage de la théorie des relations d'objet pour développer des théories féministes des sciences et de la connaissance que Harding a remis en cause en 1986 en affirmant que l'orientation épistémique attribuée aux femmes ne pouvait pas être un effet stable ou universel de processus psychanalytiques déclenchés par l'interaction avec des nourrices femmes ; en effet, les traits censés caractériser les femmes sont proches de ceux qui caractérisent, selon les défenseurs d'une vision panafricaine du monde, les hommes et les femmes¹³. Mais sa critique laissait en suspens les éléments (marxistes) centraux et distinctifs de la théorie du point de vue de Hartsock¹⁴. En effet, Harding a mis le doigt sur les caractéristiques structurels des relations de pouvoir qui constituent des catégories strictes s'opposant à (excluant) tout ce qui est normatif dans un contexte donné – l'opposition entre l'élite coloniale et ceux qui subissent la domination coloniale ; entre les hommes et ceux qui n'en sont pas/les femmes – et elle a soutenu que ces catégories ont des conséquences matérielles puissantes, quoique contingentes, sur les vies de ceux qui sont considérés comme des « autres » par rapport aux groupes sociaux dominant. La question de savoir quels sont les processus historiques qui ont créé ces relations d'inégalité hiérarchiquement structurées et quels sont les conditions matérielles, les structures sociopolitiques et les mécanismes symboliques ou psychologique qui les maintiennent encore aujourd'hui est une question empirique. Mais ce sont précisément ces types de forces puissantes de différenciation sociale qui peuvent faire une différence quant à ce que les agents épistémiques immergés dans ces relations systémiques de pouvoir sont susceptibles d'expérimenter et de comprendre. Le processus de socialisation des enfants décrit par la théorie des relations d'objet joue peut-être un rôle

dérivé de l'expérience partagée (propre au genre) des femmes. La théorie des relations d'objet perd sa centralité dans les réponses que Hartsock apporte aux critiques de ces affirmations universalisantes et décentre son intérêt pour le contenu pour insister davantage sur les similarités des processus par lesquels le point de vue féministe émerge – c'est le glissement repéré par Welton (« Nancy Hartsock's Standpoint Theory : From Content to "Concrete Multiplicity" », *art. cit.*). Welton, Hirschmann et d'autres contributeurs de Sally J. Kenney et Helen Kinsella, *Politics and Feminist Standpoint Theories (op. cit.)* décrivent ce processus comme essentiellement social et politique ; la communauté d'expérience devient la base de la formation d'une identité collective et du point de vue associé qui autorise en retour la constitution discursive de l'expérience, essentielle à la compréhension du monde suivant des points de vue spécifiques. L'expérience n'apparaît pas ici comme le fondement autonome d'un point de vue spécifique, mais elle n'est pas non plus une pure construction discursive comme ont pu le suggérer certaines critiques postmodernes. Hirschmann soutient, en lien avec cette idée, que « si l'expérience existe à travers le discours, elle ne s'y réduit pas » ; la possibilité de réinterpréter l'expérience en formulant un point de vue suggère qu'« il doit y avoir quelque chose dans l'expérience qui échappe au langage, voire qui le précède » (« Feminist Standpoint as Postmodern Strategy », *art. cit.*, p. 84). O'Leary développe cette idée en soutenant que l'expérience, plutôt que l'identité, devrait être traitée comme première dans la formation d'un point de vue : c'est le processus essentiellement interprétatif visant à articuler ce qu'il y a de commun dans l'expérience qui sous-tend la formation d'une identité collective (Catherine M. O'Leary, « Counteridentification or Counterhegemony ? » *Transforming Standpoint Theory* », in Sally J. Kenney et Helen Kinsella, *Politics and Feminist Standpoint Theories, op. cit.*, p. 65).

¹² On peut faire certains parallèles intéressants ici avec l'usage que Keller propose de la théorie des relations d'objet dans ses premières discussions du caractère genré de la pratique scientifique et avec les réactions hostiles que cet usage a suscité. Evelyn Fox Keller, « Gender and Science », *Psychoanalysis and Contemporary Thought*, 1/3, 1978, p. 409-433 ; « A World of Difference », in *Reflections on Gender and Science*, New Haven, Yale University Press, 1985, p. 158-179. Pour une analyse en faveur du projet de Keller, voir Jane Roland Martin, « Science in a Different Style », *American Philosophical Quarterly*, 25/2, p. 129-140.

¹³ Sandra Harding, *The Science Question in Feminism, op. cit.*

¹⁴ J'ai précisé cet argument dans une recension : « The Philosophy of Ambivalence : Sandra Harding on "The Science Question in Feminism" », *Canadian Journal of Philosophy*, suppl. vol. 13, 1987, p. 59-73.

important, mais c'est le cas aussi des relations existantes de production et de reproduction – les différents types de salaire que les gens reçoivent et de travail sexuel-affectif qu'il effectuent tout au long de leur vie – qui sont au cœur de la théorie épistémique de Hartsock et de la pratique sociologique de Smith¹⁵.

Au début des années 1990, un certain nombre de théoriciennes du point de vue et de praticiennes de la théorie soutenaient que c'est cette lecture historique et structurelle de la théorie du point de vue qui demande à être examinée plus avant ; les implications essentialistes, pour peu qu'elles aient jamais été adoptées ou latentes, avaient été vertement rejetées¹⁶. Dès lors, les variantes de la théorie du point de vue défendues durant cette dernière décennie ne défendent pas nécessairement la thèse du privilège systématique. Je soupçonne que les attributions de la thèse du privilège systématique, comme les lectures essentialistes de la théorie du point de vue, persistent non pas parce que quiconque les défendrait, mais parce qu'elles sont nécessaires pour contrer les angoisses profondes que suscite l'impossibilité de soutenir une thèse normative forte d'autorité épistémique. Les débats sur la viabilité de la théorie du point de vue semblent souvent guidés par l'idée que si les théoriciennes du point de vue sont incapables de fournir les bases d'un nouveau fondationnalisme, reformulé dans des termes sociaux, elles risquent de devoir renoncer à tout fondement sur la base duquel évaluer et justifier les énoncés de connaissance ; à moins que le point de vue permette de garantir de façon spéciale le savoir produit par ceux qui l'occupent, la théorie du point de vue retombe sur un relativisme (non solipsiste) dangereux¹⁷. Hekman s'indigne que, bien que les théoriciennes du point de vue ne cessent d'affirmer que « faire de la recherche à partir de la réalité de la vie des femmes, de préférence celles qui sont par ailleurs opprimées en raison de leur race et de leur classe, conduira à une vision plus objective de la réalité sociale », finalement ces théoriciennes « n'offrent aucun argument pour soutenir cette affirmation »¹⁸. Hekman ne se satisfait pas de l'invocation par Harding d'un avantage épistémique des points de vue qui produirait un savoir moins partial, moins déformé, « moins faussé »¹⁹, et elle rejette sans ambages les références de Hartsock aux points de vue qui nous mettraient en position de saisir des réalités sous-jacentes obscurcies par des distorsions idéologiques²⁰. Son objection semble être qu'il n'y a pas de sens à parler d'un savoir qui serait meilleur ou moins bon si nous n'avons pas à notre disposition des notions de vérité et d'objectivité suffisamment fortes pour fonder des justifications épistémiques ; les théoriciennes du point de vue ont fait appel à des fondements épistémiques sans jamais les expliciter.

¹⁵ Voir, par exemple, Dorothy Smith, *The Conceptual Practice of Power : A Feminist Sociology of Knowledge* (op. cit.) ; la discussion de Hartsock dans « The Feminist Standpoint : Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism » (art. cit., p. 286-290) et dans « Standpoint Theories for the Next Century » (art. cit., p. 95).

¹⁶ Pour une synthèse de ces développements, voir Helen E. Longino, « Feminist Standpoint Theory and the Problem of Knowledge », *Signs*, 19/1, 1993, p. 201-212.

¹⁷ Voir, par exemple, la discussion que propose O'Leary de la menace du relativisme qui émerge d'une « logique de la fragmentation » que beaucoup ont supposée inhérente à la théorie du point de vue (« Counteridentification or Counterhegemony ? » Transforming Standpoint Theory », art. cit., p. 57) et la discussion que Hirschmann propose des critiques « universalistes » de la théorie du point de vue (« Feminist Standpoint as Postmodern Strategy », art. cit., p. 77).

¹⁸ Susan Hekman, « Truth and Method : Feminist Standpoint Theory Revisited », art. cit., p. 355.

¹⁹ *Ibid.*, p. 353-355 ; Sandra Harding, *Whose Science ? Whose Knowledge ? Thinking from Women's lives*, op. cit.

²⁰ Susan Hekman, « Truth and Method : Feminist Standpoint Theory Revisited », art. cit., p. 346 ; Nancy C.M. Hatsock, « The Feminist Standpoint : Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism », art. cit., p. 299.

Je pense qu'il y a une autre façon de lire les thèses principales de la théorie du point de vue. Il est possible de donner des arguments (et certains ont été donnés) non essentialistes et non fondationnalistes en faveur de l'attribution d'un avantage épistémique à une certaine situation sociale ou à un certain point de vue, bien que ceux-ci soient peu susceptibles de satisfaire ceux qui rêvent de l'infaillibilité de fondements anhistoriques et non situés. Mais pour promouvoir cette lecture, un certain nombre de concepts épistémiques clés doivent être redéfinis et une distinction centrale de la théorie du point de vue doit être à nouveau mise en relief.

La connaissance située face à la théorie du point de vue

D'abord, la distinction. On observe de manière récurrente, entre autres dans les réponses à Hekman, une certaine insistance sur le fait que la théorie du point de vue ne s'intéresse pas seulement aux effets épistémiques de la *situation sociale*, mais aussi à la fois aux effets et au potentiel émancipatoires des *points de vue* pour lesquels des agents épistémiques, ayant une conscience aiguë des conditions de production et d'autorité du savoir, se battent²¹. Bien qu'on insiste souvent, dans ces échanges, sur l'importance des points de vue en ce second sens, je crois que les théoriciennes du point de vue devraient tout autant se préoccuper des effets épistémiques de la situation sociale (définie de façon systématique) que des points de vue déjà formés.

En un premier sens, plus minimal, le point de départ de l'analyse du point de vue est l'adoption d'une certaine formulation de la thèse du *savoir situé*²² : notre situation sociale modèle et limite ce que nous savons, aussi bien notre savoir tacite (celui issu de nos expériences) que notre savoir explicite (notre conception du savoir ou des contenus épistémiques spécifiques)²³. Ce qui compte comme une « situation sociale » est

²¹ C'est un point sur lequel Hartsock insiste dans ses premières discussions de la théorie du point de vue : « un point de vue n'est pas seulement une posture intéressée (comprise comme un biais) mais est intéressé au sens où il est engagé » (« The Feminist Standpoint : Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism », *art. cit.*, p. 285). Elle l'affirme à nouveau dans « Standpoint Theories for the Next Century », où elle insiste sur le fait que former un point de vue c'est développer « une conscience d'opposition (...) qui refuse de considérer quoi que ce soit de la culture dominante comme une vérité évidente » (*art. cit.*, p. 96-97) et dans « Comments On Hekman's "Truth and Method" : Truth or Justice ? » où, citant Weeks, elle soutient qu'« un point de vue est un projet, pas un héritage ; il est accompli et pas donné » (*art. cit.*, p. 370). Kathi Weeks, « Subject for a Feminist Standpoint », in Saree Makdisis, Cesare Casarino et Rebecca E. Karle (éd.), *Marxism Beyond Marxism*, New York, Routledge, 1996, p. 89-118. Cette conception du point de vue comme accomplissement (collectif) est également centrale dans les commentaires réunis par Kenney Hundleby, « Where Standpoint Stands Now », in Sally J. Kenney et Helen Kinsella, *Politics and Feminist Standpoint Theories*, *op. cit.*, p. 41.

²² Miriam Solomon offre un compte rendu utile des diverses façons de construire cette thèse : « Situatedness and Specificity » (manuscrit inédit, 1997).

²³ Dans les discussions où la théorie du point de vue est traitée comme une ressource pour répondre à des questions normatives (par exemple en philosophie féministe du droit) ou pour élaborer un programme de recherche « poststructuraliste » (par exemple dans le travail de communication ou social), ce sens-ci du point de vue – comme situation sociale – est souvent privilégié : Amy Ihlant, « The "Dilemma of Difference" and Feminist Standpoint Theory », *APA Newsletter on Feminism and Philosophy*, 94/2, 1995, p. 58-63 ; Mary E. Swigonski, « Feminist Standpoint Theory and the Questions of Social Work Research », *Affilia* 8/2, 1993, 171-183 ; Julia T. Wood, « Gender and Moral Voice : Moving from Women's Nature to Standpoint Epistemology », *Women's Studies in Communication*, 15/1, 1992, p. 1-24. Ici les points de vue sont caractérisés par des situations de sujets genrés (Wood, *ibid.*, p. 12) ; une « situation sociale » depuis laquelle « certains traits de la réalité apparaissent sur le devant de la scène tandis que d'autres sont obscurcis (...) ; certaines choses sont vues plus clairement que d'autres » (Swigonski, *ibid.*, p. 172) ; ou une reconnaissance de ce que « le savoir dépend d'une perspective (...) nécessairement modelée par (...) la

structurellement défini. Ce dont les individus font l'expérience et ce qu'ils comprennent est modelé par leur situation dans un système hiérarchique structuré de relations de pouvoir : par les conditions matérielles dans lesquelles ils vivent, par les relations de production et de reproduction qui structurent leurs interactions sociales et par les ressources conceptuelles qu'ils possèdent pour se représenter et interpréter ces relations.

Le point de vue, au sens où il intéresse plus particulièrement les théoriciennes du point de vue, est notre capacité spécifique de développer un type de point de vue *sur* la production du savoir en constituant un « projet »²⁴, c'est-à-dire une conscience critique de la nature de notre situation sociale et de la différence épistémique qui en découle. La théorie du point de vue elle-même constitue un tel projet, mené à la fois par les recherches sociales qui prennent au sérieux une compréhension interne – par exemple les recherches féministes qui se fondent sur l'expérience et la vie des femmes²⁵ – et par les philosophes féministes qui veulent élaborer une forme d'épistémologie naturalisée et de philosophie des sciences politiquement sophistiquée et puissante socialement. Dans les deux cas, est en jeu la question à la fois empirique et conceptuelle de la façon dont les relations de pouvoir infléchissent le savoir : la question de savoir quelles limites s'imposent systématiquement selon la situation sociale de différentes classes ou groupes d'agents épistémiques et de savoir quelles sont leurs possibilités de développer une compréhension de cette partialité épistémique structurée.

Ainsi conçue, la théorie du point de vue laisse ouverte la question de savoir quels traits de la situation et/ou du point de vue relève de tel ou tel projet épistémique. Par exemple, si toute situation ou tout point de vue qui « fait disparaître le genre » est suspecte²⁶, nous ne pouvons pas postuler que seul le genre joue un rôle importante ou fondamental dans la structure notre compréhension ou que le point de vue féministe est la clé pour comprendre les dynamiques de pouvoir qui façonnent notre savoir. La seule façon de répondre aux questions concernant la pertinence épistémique d'un point de vue (dans les deux sens du terme) relativement à des projets épistémiques spécifiques est de développer une conscience critique – entreprise à la fois empirique, conceptuelle et socio-politique.

Mais alors la question normative ressurgit : sur quelle base pouvons-nous affirmer que nous devons privilégier le savoir produit par ceux qui occupent une

perspective personnelle [qui est] à son tour (...) nécessairement modelée par les spécificités des expériences de vie des individus, leurs relations avec les autres et leurs situations historiques » (Ihlan, *ibid.*, p. 59-60). Voir également la caractérisation par Bat-Ami Bar On de la théorie du point de vue comme étant avant tout une forme de perspectivisme social, « le genre est un élément constitutif de l'expérience » et « certaines perspectives sont plus éclairantes que d'autres » (« Marginality and Epistemic Priviledge », in Linda Alcoff et Elizabeth Potter (éd.), *Feminist Epistemologies*, New York, Routledge, 1993, p. 83. Et la remarque de Sismondo selon laquelle « la théorie féministe du point de vue et la théorie du point de vue en général soutiennent qu'il existe certaines situations sociales depuis lesquelles on peut obtenir une perspective privilégiée sur le savoir » (« The Scientific Domains Of Feminist Standpoints », *Perspectives on Science*, 3/1, 1995, p. 49.

Les critiques de Hekman objectent que ces formulations obscurcissent les dynamiques de pouvoir qui constituent le point de vue comme un accomplissement collectif, les réduisant alors aux perspectives idiosyncrasiques des individus et abandonnant ainsi la dimension politique de l'analyse du point de vue. Bien que l'analyse des effets épistémiques de la situation sociale n'épuise en aucun cas les potentialités de la théorie du point de vue, elle offre des idées intéressantes et ne se réduit pas nécessairement à l'appréciation apolitique des limites et des capacités des agents épistémiques individuels.

²⁴ Kathi Weeks, « Subject for a Feminist Standpoint », *art. cit.*, p. 101.

²⁵ Dorothy Smith, *The Conceptual Practice of Power : A Feminist Sociology of Knowledge*, *op. cit.* ; Sandra Harding, *Whose Science ? Whose Knowledge ? Thinking from Women's lives*, *op. cit.*

²⁶ Helen E. Longino, « In Search for Feminist Epistemology », *Monist*, 77, 1994, p. 481.

certaine situation ou un certain point de vue ? L'analyse des effets épistémiques produits par la situation sociale ou l'accès à un certain point de vue offre-t-elle un fondement à la justification ou renforce-t-elle plutôt un constructivisme social qui donne finalement lieu à un dangereux relativisme ? La thèse de l'inversion, sous-entendue par la plupart des théories féministes du point de vue, suggère que souvent lorsqu'on tient compte du point de vue la situation épistémique se trouve inversée. Ceux qui sont dépossédés économiquement, opprimés politiquement, marginalisés socialement et donc susceptibles d'être discrédités en tant qu'agents épistémiques – en tant qu'ils sont, par exemple, mal éduqués, ignorants et peu fiables – auraient en fait, du fait de leur point de vue, une capacité à savoir des choses que ceux qui occupent les positions privilégiées ne savent généralement pas ou s'attachent à ne pas savoir (et même s'attachent à ignorer et à nier systématiquement). C'est cette thèse que Hekman conteste en objectant qu'aucun argument n'a été donné permettant d'attribuer une plus grande objectivité à ces points de vue.

L'avantage épistémique

Le terme « objectivité » est (comme celui de vérité) si lourd de sens qu'il serait probablement plus sage de l'abandonner. Mais pour les besoins de la cause je propose d'essayer de montrer par une reconstruction ce qu'une théoricienne du point de vue peut dire du privilège épistémique sans supporter les thèses de l'essentialisme ou du privilège systématique.

Suivant l'usage qu'en fait Hekman, l'objectivité est une propriété des énoncés de connaissance. On emploie aussi ce terme communément pour désigner des propriétés des agents épistémiques conventionnellement désirables : leur neutralité et leur désintéressement vis-à-vis d'un sujet ou d'un projet de recherche particulier. On l'emploie parfois également pour désigner des propriétés de l'objet de connaissance²⁷. Les faits objectifs et la réalité objective sont distingués des constructions éphémères, subjectives ; ils constituent le « véritablement vrai », comme le dit Lloyd²⁸, qui est une catégorie générale des choses qui existent et qui ont les propriétés qu'elles ont indépendamment de nous ; selon toute vraisemblance les genres « indifférents » de Hacking sont des représentants typiques de cette catégorie d'objets de connaissance²⁹. En tant que propriété des énoncés de connaissance, l'objectivité semble désigner un ensemble de vertus épistémiques imparfaitement défini destiné à s'optimiser, suivant un certain agencement, dans les énoncés auxquels nous accordons le statut d'énoncé de connaissance. Les listes standards de ces vertus, par des auteurs aussi divers que Kuhn, Longino, Dupré et Ereshefsky, comportent principalement une exigence d'adéquation empirique pouvant être conçue de deux manières au moins : comme fidélité à un riche corpus de preuves localisées (profondeur empirique) ou comme une capacité à « voyager » (Haraway) de sorte que les énoncés en question peuvent être étendus à toute une gamme de domaines ou d'applications (largeur empirique)³⁰. De plus, les

²⁷ Pour une précision de ces distinctions, voir Elizabeth A. Lloyd, « Objectivity and the Double Standard for Feminist Epistemologies », *Synthese*, 104, 1996, p. 351-381.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ Ian Hacking, *Entre science et réalité, la construction sociale de quoi ?*, op. cit., p. 146-148.

³⁰ Helen E. Longino, *Science as Social Knowledge : Values and Objectivity in Scientific Inquiry*, Princeton, N.J., Princeton University Press, 1990 ; Thomas S. Kuhn, « Objectivité, jugement de valeur et choix d'une théorie », *La tension essentielle* (1977), Paris, Gallimard, 1990, p. 427-428 ; John Dupré, *The Disorder of Things : Metaphysical Foundations of the Disunity of Science*, Cambridge, Mass., Harvard University Press,

exigences de cohérence interne, de solidité d'inférence, de consistance avec d'autres corpus de connaissance bien établis, de pouvoir explicatif et d'un certain nombre d'autres vertus pragmatiques et esthétiques, peuvent être collectivement ou individuellement considérées comme des marques d'objectivité.

La théorie du point de vue remet en cause l'hypothèse que la neutralité des agents épistémiques, l'objectivité au second sens, serait une condition nécessaire ou suffisante de l'objectivité au premier sens, celle des énoncés de connaissance qu'ils produisent. Dans certaines conditions, pour servir certains objectifs, la neutralité de l'observateur – le désengagement, la distance affective stratégique d'un sujet – peut constituer un avantage pour l'apprentissage de faits cruciaux ou la saisie de la dynamique causale nécessaire à la compréhension d'un certain sujet. Mais par ailleurs, un avantage épistémique considérable peut revenir à ceux qui envisagent la recherche d'un point de vue intéressé et même du point de vue d'un engagement ouvertement politique. L'histoire récente des contributions féministes aux sciences sociales et de la vie montre comment un tel point de vue peut profitablement élever les normes d'adéquation empirique de certaines présuppositions jusqu'ici non interrogées, étendre la gamme des hypothèses à considérer, augmentant ainsi le pouvoir explicatif, et ouvrir de nouvelles pistes d'enquête³¹.

De même, nous n'avons aucune raison de supposer que les qualités d'adéquation empirique, de consistance, de probité explicative, etc. ne peuvent pas être réunies d'une quelconque façon si l'objet de connaissance étudié n'est pas « vraiment vrai », par exemple dans l'étude de phénomènes sociaux interactifs. Il est certain que dans ces cas-ci, l'objectivité peut se trouver très limitée à un domaine ; un savoir empiriquement adéquat d'un type social interactif qui se transforme au cours de la recherche n'ira pas bien loin, pourtant, il n'en est pas moins objectif.

Ceci indique un trait fondamental des vertus épistémiques de n'importe quelle liste de propriétés de l'objectivité : celles-ci ne peuvent pas être optimisées toutes ensembles³². Par exemple, l'engagement à optimiser l'adéquation empirique pour comprendre un type interactif qui se transforme rapidement exige d'échanger la profondeur empirique au profit de la largeur empirique. De même, le pouvoir explicatif exige souvent, comme n'importe quelle forme d'idéalisation³³, de transiger avec des

1993 ; Marc Ereshefsky, « Critical notice : John Dupré, *The Disorder of Things* », *Canadian Journal of Philosophy*, 25/1, 1995, p. 143-158 ; Donna J. Haraway, « Situated Knowledges : The Science Question in feminist and the Privilege of Partial Perspective », in *Simians, Cyborgs, and Women : The Reinvention of Nature*, New York, Routledge, 1991, p. 193-202.

³¹ On retrouve cet argument appliqué à un certain nombre de domaines de recherche dans deux publications récentes : Londa Schiebinger, *Has Feminism Changed Science ?*, Cambridge Mass., Harvard University Press, 1999 ; Angela N.H. Creaher, Elizabeth Lunbeck et Londa Schiebinger (éd.), *Science, Technology, Medicine : The Difference Feminism Has Made*, Chicago, Chicago University Press, 2001.

³² Longino fait cette remarque à propos d'une autre liste (semblable) de vertus épistémiques (Helen E. Longino, « In Search for Feminist Epistemology », *art. cit.*, p. 479). J'ai proposé de raffiner et d'étendre la liste de Longino dans « Doing Philosophy as a Feminist : Longino on the Search for a Feminist Epistemology », *Philosophical Topics*, 23/2, 1995, p. 345-358.

³³ Nancy Cartwright, *How the Laws of Physics Lie*, Oxford, Oxford University Press, 1984 ; « Capacities and Abstractions », in P. Kitcher et W.C. Salmon (éd.), *Scientific Explanation*, Minnesota Studies in the Philosophy of Science, Vol. XIII, Minneapolis, University of Minnesota press, 1989, p. 349-356 ; William C. Wimsatt, « False Models as Means to Truer Theories », in M.H. Nitecki et A. Hoffman, *Neutral Models in Biology*, Oxford, Oxford University Press, 1987, p. 23-55. Voir également les « graphiques d'importance », proposés par Kitcher, qui saisissent les intérêts contextuels responsables de la forme que prennent certains échanges entre des vertus épistémiques comme la généralité, la précision et l'exactitude (*Science, Truth and Democracy*, *op. cit.*, p. 78-80).

adéquations empiriques localisées³⁴. L'interprétation de ces exigences est infinie ; ce sont des normes de la pratique qui évoluent. Déterminer les raisons pour lesquelles une certaine vertu devrait peser plus que les autres fait aussi l'objet de négociations constantes qui ne peuvent être réglées qu'en référence aux exigences d'un projet ou d'un problème épistémique spécifiques. Aucune des vertus que j'ai identifiées comme constitutives d'objectivité au premier sens n'est indépendante du contexte ou des pratiques ; ce sont toutes des vertus que nous optimisons en fonction d'objectifs déterminés. Cela dit, la liste que j'ai donnée énumère des vertus épistémiques qui se sont avérées utiles dans un très grand nombre de projets – en théorie n'importe quel projet dont le succès repose sur une compréhension précise et détaillée de ce qui se produit effectivement dans le monde dans lequel nous agissons et interagissons.

Si l'objectivité que Hekman a à l'esprit devait être comprise en ce sens – comme désignant un ensemble de vertus épistémiques à optimiser (en les combinant) dans les énoncés auxquels nous accordons le statut de connaissance – l'affirmation que, de manière contingente, relativement à certains projets épistémiques particuliers, certaines situations sociales et certains points de vue offrent un avantage épistémique, n'aurait rien d'incongru. En particulier, certains *points de vue* (contrairement aux *situations*) ont l'avantage décisif de mettre celui qui a une conscience critique de son savoir en position de saisir les effets des relations de pouvoir sur sa propre compréhension et sur celle des autres³⁵. La justification apportée par l'appel au point de vue (ou à la situation) est donc qu'il offre une approche nuancée, bien fondée (naturalisée) de la fiabilité potentielle de certains types de savoirs, étant données les conditions sociales de leur production³⁶ ; il s'agit d'une évaluation empiriquement fondée des limites qui s'imposent à certains groupes d'agents épistémiques, de leur degré de partialité et de la probabilité que le savoir qu'ils produisent n'optimise pas les vertus épistémiques majeures³⁷.

³⁴ La tension entre le pouvoir explicatif et l'adéquation empirique apparaît particulièrement clairement lorsque l'explication est conçue en termes d'unification. Bien que Kitcher ait largement revu sa position (*Science, Truth and Democracy*, *op. cit.*), sa réponse aux inquiétudes concernant les échanges de vertus que sa première approche pouvait exiger est instructive ; Philip Kitcher, « Explanatory Unification and the Causal Structure of the World », in P. Kitcher et W.C. Salmon (éd.), *Scientific Explanation*, *op. cit.*, p. 410-508. J'analyse ces tensions dans « Unification and Convergence in Archaeological Explanation : The Agricultural "Wave of Advance" and the Origins of Indo-European Languages », *The Southern Journal of Philosophy*, 34, 1995, p. 1-30.

³⁵ Cette idée est soulignée par Hartsoc dans sa réponse à Hekman et à d'autres critiques récentes. Elle fait remarquer que l'un des moyens clés de mesure l'avantage épistémique est le degré auquel un certain point de vue vous met en position de « comprendre les rapports entre les diverses déterminations qui constituent votre situation sociale » (« The Feminist Standpoint Revisited », *art. cit.*, p. 237-238).

³⁶ C'est, je suppose, la sorte d'avantage épistémique revendiquée par Harding à l'encontre de l'interprétation fondationnaliste de Hekman, celui d'un point de vue autocritique conçu comme une « objectivité forte » (Sandra Harding, *Whose Science ? Whose Knowledge ? Thinking from Women's lives*, *op. cit.*). Voir également Sandra Harding, « Rethinking Standpoint Epistemology : "What is Strong Objectivity ?" », in Linda Alcoff et Elizabeth Potter (éd.), *Feminist Epistemologies*, *op. cit.*, p. 49-82.

³⁷ Cette suggestion de traiter les revendications de privilège épistémique comme contingentes et relatives à des vertus épistémiques indépendantes soulève une question débattue depuis que Harding a caractérisé la théorie du point de vue comme une médiation oscillant entre l'empirisme féministe et le postmodernisme féministe : celle de savoir si, ainsi construite, la théorie du point de vue ne se confond pas avec une sorte d'empirisme social (Sandra Harding, *The Science Question in Feminism*, *op. cit.*, p. 136-162). Hundleby traite cette question en réponse à des arguments réducteurs présentés par un certain nombre d'empiristes féministes fameuses ; je suis d'accord avec son avis que la théorie du point de vue doit être considérée comme complémentaire d'un empirisme féministe sophistiqué plutôt que comme une position concurrente radicalement distincte (Kenney Hundleby, « Where Standpoint Stands Now », *art. cit.*, p. 25, 33).

Les avantages du point de vue interne-externe : un cadre d'analyse

Considérons le genre d'avantage épistémique accordé à un certain type de point de vue invoqué par des défenseurs assez divers de la théorie du point de vue : celui des « internes-externes » désavantagés par la race, la classe et le genre, qui n'ont eu d'autre choix, compte tenu de leur situation sociale, que de négocier avec le monde des privilèges, qui ont été contraints de comprendre précisément et en détail le savoir tacite caractéristique d'une vision du monde dominante et normative, alors même qu'ils appartenaient à une communauté dont le statut marginal génère une compréhension radicalement différente du fonctionnement du monde. Collins s'appuie sur la sagesse des femmes noires domestiques pour montrer ce que savent ces « internes-externes », et d'autres l'ont déjà fait en sociologie et dans des discussions analogues dans des contextes féministes³⁸. Mais l'un des témoignages les plus convaincants de « ce que savent les femmes de ménage »³⁹, qui réaffirme et soutient les thèses centrales de Collins, est une fiction : le roman policier de Barbara Neely, *Blanche tire sa révérence*⁴⁰. Sous la plume de Neely, Blanche occupe clairement un point de vue et pas seulement une situation sociale ; elle a la langue acérée et ses analyses de la nécessité, pour sa survie, d'en savoir plus, d'être mieux informée et plus rapidement que ceux pour qui elle travaille sont incisives. Considérons les avantages épistémiques du point de vue de Blanche qui apparaissent avec une netteté particulière dans le roman de Neely.

Blanche est une domestique de remplacement pour une riche famille de la Caroline du nord dont l'aide est en congés alors qu'ils séjournent dans leur maison d'été. Un meurtre a été commis, mais on n'apprend qui est mort qu'à un moment avancé de

³⁸ Patricia Hill Collins, *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*, New York, Routledge, 1990 ; « Learning from the Outsider Within », in Mary Margaret Fonow et Judith A. Cooks (éd.), *Beyond Methodology: Feminist Scholarship as Lived Research*, Bloomington Ind., Indiana University Press, 1991, p. 35-39.

Parmi les antécédents sociologiques des débats féministes sur la théorie du point de vue, l'analyse très controversée de Merton a fait date ; elle s'appuie sur une analyse des avantages épistémiques que la diversité raciale a apporté aux sociologues ; Robert K. Merton, « Insiders and Outsiders : A Chapter in the Sociology of Knowledge », *American Journal of Sociology*, 78/1, 1972, p. 13. Collins cite cette discussion ainsi que l'exposition par Simmel des intuitions sociologiques que les « étrangers » peuvent offrir et que la caractérisation par Mannheim des « intellectuels marginaux » (Patricia Hill Collins, « Learning from the Outsider Within », *art. cit.*, p. 91) : Karl Mannheim, *Ideology and Utopia: An Introduction to the Social Theory of Knowledge*, New York, Harcourt, Brace et Co., 1954 (1936) ; George Simmel, « The Sociological Significance of the "Stranger" », in Robert E. Park et Ernest W. Burgess (éd.), *Introduction to the Science of Sociology*, Chicago, University of Chicago Press, 1921, p. 322-327. Par exemple, sur la façon dont les internes-externes peuvent opérer comme des chercheurs, voir le compte rendu de Freire sur les recherches nécessaires à la mise en place effective de programmes d'éducation et ses exemples d'action de recherche participative : Paolo Freire, *Pedagogy for the Oppressed*, New York, The Continuum Publishing Company, 1982 (1970) ; Elizabeth McLean Petras et Douglas V. Porpora, « Participatory Research : Three Models and Analysis », *The American Sociologist*, 23/1, 1993, p. 107-126.

Une certain nombre de féministes ont traité des implications épistémiques des points de vue des internes-externes. Dans l'analyse qui suit, je m'appuie principalement sur l'article de Uma Narayan, « Working Together Across Differences : Some Considerations on Emotions and Political Practice », *Hypatia*, 3/2, 1988, p. 31-48. Voir également les théoriciens de la différence discutés par O'Leary (« Counteridentification or Counterhegemony ? » Transforming Standpoint Theory », *art. cit.*), Hartsock (« Standpoint Theories for the Next Century ») et Chela Sandoval, « U.S. Third World Feminism : The Theory and Method of Oppositional Consciousness in the Postmodern World », *Genders*, 10, 1991, p. 1-24.

³⁹ Louise Rafkin, « What Housecleaners Know », *UTNE Reader*, Mars-Avril 1995, p. 39-40.

⁴⁰ Barbara Neely, *Blanche tire sa révérence*, Paris, Editions du masque, 1996. D'autres romans policiers de Barbara Neely sont ici pertinents, en particulier *Blanche Passes Go* (Penguin, 2001).

l'histoire. Ainsi, au cours de l'histoire, Blanche apprend les particularités, l'histoire et finalement les secrets meurtriers de la famille qui l'emploie temporairement. À un moment donné, elle s'interroge sur le comportement « flagorneur » d'un serviteur de longue date de la famille : « S'il est sincère, c'est pitoyable »⁴¹, dit-elle, mais elle fait remarquer que « un Noir, en Amérique, ne pouvait pas devenir le vieil homme qu'il était en se laissant berner »⁴². Jouer l'incompétence épistémique fait partie du savoir-faire : « nous avons survécu dans ce pays en sachant quand agir comme si nous croyions ce qu'on nous a appris et quand agir comme nous savions devoir le faire »⁴³. Se conformer plus particulièrement aux attentes de *non* autorité épistémique a un intérêt. Comme le fait remarquer Collins, « les femmes afro-américaines ont longtemps été les confidentes privilégiées des secrets les plus intimes de la société blanche »⁴⁴, en partie parce qu'elles étaient considérées comme des incompetentes au plan épistémique. À travers le cas de Blanche, Neely décrit en détail comment les choses se passent. Comme Blanche est censée être stupide ou du moins sans intérêt, elle est invisible aux yeux de ceux pour qui elle travaille⁴⁵. À plusieurs reprises elle glane des informations cruciales pour sa survie (au sens littéral et figuré) de conversations tenues en sa présence comme si elle faisait partie des meubles, de désordres qu'elle range, de poubelles qu'elle vide, de courses qu'on l'envoie faire : « Pour autant que toutes les Grace du monde puisse être concernées par le sujet, les domestiques intérimaires ne pensent pas, n'ont aucune curiosité, aucun don d'observation et sont incapables de tirer une conclusion, même la plus évidente qui soit »⁴⁶.

Cette asymétrie de reconnaissance donne à Blanche accès à des preuves empiriques auxquels peu de membres de la communauté blanche, pas même la famille proche, ont accès. Mais lorsqu'elle ne parvient pas à résoudre seule certains mystères, grâce à ce qu'elle a pu observer directement de la famille, elle fait appel à un vaste réseau d'autres internes-externes dont l'expérience est semblable à la sienne⁴⁷. Elle contacte Miz Minnie :

⁴¹ Barbara Neely, *Blanche tire sa révérence*, *op. cit.*, p. 63.

⁴² *Ibid.*, p. 72 (trad. mod.).

⁴³ *Ibid.*, p. 87 (trad. mod.).

⁴⁴ Patricia Hill Collins, *Beyond Methodology : Feminist Scholarship as Lived Research*, *op. cit.*, p. 35. Comme le dit Blanche : « une famille ne peut pas avoir à la fois des domestiques et des secrets » (*Blanche tire sa révérence*, *op. cit.*, p. 111)

⁴⁵ Dans *Blanche tire sa révérence* Neely dresse une série de parallèles entre l'invisibilité de Blanche et celle de Mumsfield, un adulte trisomique cousin des personnages principaux :

Il poursuit en mimant certains de ses camarades pratiquants, en ajoutant des commentaires plutôt méchants que certains faisaient sur d'autres personnes parmi eux – commentaires prononcés devant lui parce que sa condition le rendait tout aussi invisible que sa profession à elle et sa couleur. (p. 119-120)

Neely revient sur cette idée dans *Blanche passes go* (*op. cit.*), en pointant l'importance de la similitude de ces expériences d'une façon qui renforce les remarques de O'Leary, Hirschman et Hartsock sur la complexité des relations entre la communauté d'expérience et un point de vue collectif consciemment exprimé (Sally J. Kenney et Helen Kinsella, *Politics and Feminist Standpoint Theories*, *op. cit.*).

Comme il souffrait du syndrome de Down, la plupart des gens le traitaient comme ils la traitaient. Il savait donc ce que cela faisait d'être invisible, d'être considéré comme l'idiote de la pièce, que l'on se moque de vous parce que vous ne contrôlez pas certaines parties de vous-même. Ainsi ils avaient quelque chose en commun. Mais elle ne pensait pas que partager ces mauvais traitements pouvait fonder une amitié. (p. 62)

⁴⁶ *Ibid.*, p. 211.

⁴⁷ Il est aussi important dans le dernier roman de Neely, *Blanche passes go* qu'un certain nombre de ceux de la communauté noire vers qui elle se tourne – des voisins et des connaissances qui travaillent pour les

Parce qu'elle connaissait la communauté noire, Miz Minnie en savait aussi beaucoup sur la communauté blanche. Blanche se demandait si les gens qui engagent des domestiques ont une idée de tout ce que leurs employés apprennent sur eux en préparant leurs repas, en faisant leurs lits, ou en vidant leurs poubelles⁴⁸.

Elle apprend d'innombrables détails sur l'histoire de la famille pour laquelle elle travaille. Elle en apprend sur ses problèmes d'argent et ses scènes de ménage, ses jalousies, ses excentricités, ses problèmes juridiques et, avant tout, sur sa place au sein de l'élite blanche, lesquels de ses membres sont des alliés et lesquels sont ses ennemis de longue date. Ce savoir supplémentaire est crucial pour que Blanche puisse évaluer la situation dans laquelle elle se trouve ; il lui fournit des ressources clés pour voir dans des bribes de comportements observées les indices de motifs cachés et de relations sociales sous jacentes, pour vérifier la solidité des régularités locales qu'elle a observées et tester les hypothèses qui les expliquent.

Mais en plus de glaner et de corroborer un grand nombre de preuves empiriques, Blanche a aussi beaucoup à dire sur les usages des indices que permet (et rend nécessaire) son point de vue et qui rend compte d'une autre dimension de l'avantage épistémique que peuvent avoir les internes-externes. À certains moments, Blanche expose la nécessité pour une femme dans sa situation de déduire par inférence un ensemble subtil et sophistiqué de raisons qui pourraient motiver les actions de ses employés blancs. Elle dépeint les profils psychologiques de ceux qui occupent des positions de pouvoir et de privilèges, et elle montre parfois très clairement combien ils se distinguent radicalement de ceux qui caractérisent sa propre communauté⁴⁹. « Pour quelqu'un dont les moyens d'existence dépendaient de sa capacité à lire les caractères » (p. 210), elle voit clairement que cette clairvoyance est essentielle : elle doit être capable de distinguer des régularités dans les comportements qu'elle observe, d'élaborer des hypothèses explicatives des causes de ces comportements et de les évaluer à la vitesse de la lumière et avec une précision sans faille.

Sur ce point, Narayan ajoute que les opprimés ont non seulement « un certain privilège épistémique sur la connaissance immédiate de la vie de tous les jours des opprimés »⁵⁰, en outre leur expérience favorise une certaine acuité différentielle en ce qui concerne la dynamique de l'oppression que ceux qui sont relativement privilégiés n'ont pas besoin de développer. Les internes-externes sont attentifs à « tous les détails de la façon dont leur oppression (...) affecte les détails majeurs et mineurs de leurs vies sociale et psychique »⁵¹ ; ils discernent la moindre manifestation de dynamiques de pouvoir et lient les contextes dans lesquelles celles-ci opèrent, que les privilégiés n'ont aucune raison de remarquer, et ont même de bonnes raisons d'ignorer. Bref, il va de l'avantage et de la responsabilité des subordonnés de devoir développer un don très

riches familles blanches sur lesquelles Blanche mène l'enquête – affirment explicitement ne pas partager son point de vue critique (p. 87, 152).

⁴⁸ Barbara Neely, *Blanche tire sa révérence*, *op. cit.*, p. 134 (trad. mod.).

⁴⁹ Par exemple : « Blanche avait vu ce scénario se répéter tant de fois que cela ne l'étonnait plus : des gens trop riches pour trembler à l'idée de perdre un emploi ou d'être chassés de leurs maisons et qui semblent rechercher la menace du désastre total que les pauvres gens font tout pour éviter. (*Blanche tire sa révérence*, *op. cit.*, p. 135).

⁵⁰ Uma Narayan, « Working Together Across Differences : Some Considerations on Emotions and Political Practice », *art. cit.*, p. 36.

⁵¹ *Ibid.*

aigu pour détecter les régularités et un répertoire étendu de modèles explicatifs solides pour survivre en tant qu'interne-externe.

Il faut néanmoins reconnaître que cet avantage épistémique n'est ni systématique, ni universel. S'il est vrai qu'une interne-externe comme Blanche a tout intérêt à comprendre de près la dynamique de l'oppression et peut être particulièrement bien placée pour observer les divers types d'oppression simultanés qui opèrent à différents niveaux, la situation d'oppression se caractérise aussi souvent également par un accès inégal aux ressources épistémiques fondamentales, à un ensemble d'outils théoriques et explicatifs. Narayan fait remarquer que, comme l'oppression émane « en partie de ce qu'on refuse aux opprimés l'accès à l'éducation et donc aux moyens de production théorique (ce qui inclut une connaissance détaillée de l'histoire de leur oppression, les outils conceptuels pour analyser ses mécanismes, etc.) », on peut s'attendre à ce que « les opprimés n'analysent pas en détail les causes et la structure de l'origine de l'oppression qui les touche plus particulièrement, la façon dont celle-ci a été maintenue et les buts systémiques qu'elle sert »⁵². En bref, reconnaître le privilège épistémique des opprimés dans certains domaines « n'implique pas forcément qu'[ils] connaissent mieux les raisons de leur oppression »⁵³. Les ouvriers des usines des maquiladoras connaissent de près la façon dont les disciplines de travail sont manipulées en vue du profit maximal, mais ils n'ont pas toujours accès à l'information et au savoir implicite nécessaire à la compréhension de la tendance capitaliste internationale responsable de la construction d'une usine de Virginie de l'ouest dans leur quartier ou de sa délocalisation vers une zone d'échange gratuite en Indonésie ou en Thaïlande.

Le recul critique qu'elle possède par rapport aux formes de savoir qui font autorité, qui sont nées des situations de privilège et qui les confortent (légitimement, rationalisent), constitue un dernier aspect de l'avantage épistémique de Blanche et de quiconque utilise les ressources d'une situation similaire pour développer le point de vue politico-épistémique d'un interne-externe. Blanche n'a aucun intérêt à maintenir la vision du monde qui pour ses employeurs va de soi ; elle met en doute les préjugés d'autorité épistémique qui soutiennent leur confiance dans ce qu'ils croient savoir, et c'est cela qui la met en position de déjouer leurs tentatives de déguiser le meurtre qu'ils ont commis. Confrontée à la nécessité de voir le monde de plus d'un seul point de vue, une interne-externe comme Blanche dispose de points de comparaison qui mettent en relief les présupposés qui sous-tendent et confondent la vision du monde dominante. Comme l'expose Collins, son point de vue d'interne-externe du monde académique, la dissonance entre ce qu'elle sait en tant que femme noire et ce qu'elle a appris en tant que sociologue – les présupposés que les « sociologues traditionnels prennent pour des évidences » – met en relief le caractère situé et la partialité de ce qu'on considère généralement comme un savoir d'autorité⁵⁴.

Collins attire ici notre attention sur la capacité de la théorie du point de vue à rendre compte des contributions apportées par les internes-externes aux diverses formes de recherche empirique systématique. La théorie du point de vue a les moyens d'expliquer comment, loin de compromettre systématiquement la connaissance produite par une entreprise de recherche, une certaine forme de non neutralité de ceux qui pratiquent cette recherche peut en améliorer considérablement l'objectivité. Pour développer l'exemple ci-dessus, c'est l'engagement politique que les féministes

⁵² *Ibid.*

⁵³ *Ibid.*, p. 35-36.

⁵⁴ Patricia Hill Collins, « Learning from the Outsider Within », *art. cit.*, p. 49, 51.

important dans divers domaines qui les incite à se concentrer sur des sources de données auxquelles d'autres ne se sont pas intéressés ou qu'ils n'ont pas jugées importantes, à voir des régularités ignorées par d'autres, à interroger les présupposés structurels androcentriques et sexistes passés inaperçus ou restés incontestés, et parfois à réformer de manière importante les objectifs de recherche de leur discipline à la lumière d'autres questions ou d'un répertoire étendu d'hypothèses explicatives.

Certains de ces avantages épistémiques peuvent revenir à ceux qui occupent une position sociale d'interne-externe sans que cela ne les conduise à développer une réflexivité critique sur les implications épistémiques de leur situation sociale. Considérons le domaine de recherche en pleine expansion de « l'archéologie du genre » qui s'est formé ces dix dernières années. Il a été largement développé par des femmes qui se sont penchées sur un ensemble de questions négligées au sujet des femmes et du genre, mais presque la moitié de ceux qui ont assisté à la première conférence d'« archéologie du genre » en 1989 a nié toute parenté avec le féminisme⁵⁵. Si le manque de familiarité avec la littérature féministe dans d'autres domaines a sans doute limité la portée de leur travail, celles qui travaillent dans le « genre du genre »⁵⁶ ont défié les présupposés androcentriques et sexistes dans presque tous les domaines de la recherche archéologique et ont inscrit avec succès certaines questions sur les femmes et le genre comme partie intégrante des recherches de ce domaine⁵⁷. Ma thèse est que la situation de ces chercheuses femmes au sein d'une discipline fortement masculine a joué contre le développement d'un point de vue féministe tout en créant une rupture décisive au plan sociologique. Leur présence même dans le domaine – en particulier en tant que groupe, que membres d'une cohorte d'archéologues comprenant plus de vingt pourcents de femmes⁵⁸ – a perturbé les hypothèses conventionnelles sur les rôles de genre qui sous-tendent non seulement la pratique institutionnelle de l'archéologie mais aussi son cadre conceptuel. Cette dissonance a sensibilisé certains archéologues (principalement, mais pas seulement, des femmes) à des questions sur les inégalités de genre et les idéologies sur le genre restées impensées tant que les modèles de genre n'étaient pas remis en question⁵⁹. Dans certains cas, cela a conduit ceux qui travaillaient sur les femmes et le genre à développer un point de vue féministe⁶⁰.

⁵⁵ Alison Wylie, « The Engendering of Archaeology : Refiguring Feminist Science Studies », *Osiris*, 12, 1997, p. 80-99.

⁵⁶ C'est l'expression employée par Conkey et Gero en référence à cette tradition grandissante de la recherche archéologique non féministe qui porte sur la question du genre et des femmes ; Margaret W. Conkey et Joan M. Gero, « Gender and Feminism in Archaeology », *Annual Review of Anthropology*, 26, 1997, p. 411-437.

⁵⁷ Je développe cet argument dans « Doing Social Science as a Feminist: The Engendering of Archaeology », in Angela N.H. Creager, Elizabeth Lunbeck et Londa Schiebinger, *Science, Technology, Medicine : The Difference Feminism has Made*, Chicago, University of Chicago Press, 2001, p. 23-45.

⁵⁸ Alison Wylie, « The Engendering of Archaeology : Refiguring Feminist Science Studies », *art. cit.*, p. 95-96.

⁵⁹ J'emprunte l'expression « modèles de genre » au sens élaboré par Virginia Valian, *Why So Slow ? The Advancement of Women*, Cambridge Mass., MIT Press, 1999.

⁶⁰ Ceci a eu pour effet non seulement de créer de nouvelles lignes de recherche mais aussi de mobiliser l'intérêt pour un certain nombre de questions pratiques et politiques sur la façon dont les structures de genre évidentes en archéologie sont produites et maintenues. L'un des points centraux de ces discussions a été l'organisation du travail archéologique dans divers contextes, les structures de l'emploi et des récompenses et les modes typiques de recrutement et de formation en archéologie. Voir, par exemple, les contributions au chapitre « Genre et pratique » dans Rita P. Wright (éd.), *Gender and Archeology*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1996, p. 199-280 et les contributions à Margaret C. Nelson et Alison Wylie (éd.), *Equity Issues for Women in Archaeology*, *Archaeological Papers of the American Anthropological Association*, n°5, Washington D.C., American Anthropological Association, 1994.

En bref, contrairement à ce que pense Hekman, des arguments ont été fournis pour attribuer un avantage épistémique contingent à (certains) points de vue subordonnés. Certains arguments démontrent la possibilité, en abordant la recherche depuis ces points de vue, d'améliorer dans certains cas l'objectivité et de réduire la partialité, considérées non pas au sens abstrait où elles se mesureraient à des normes absolues, anhistoriques et transculturelles, mais en référence à un certain ensemble de vertus plus familières que j'ai identifiées comme étant constitutives de l'objectivité. Pour résoudre le mystère complexe de *Blanche tire sa révérence*, le savoir de Blanche est meilleur que celui de (la plupart) des membres de la famille qu'elle sert, que celui de la communauté de l'élite blanche à laquelle ils appartiennent et des autorités qui enquêtent sur le meurtre, car celle-ci est en position, en vertu de sa situation sociale et de son point de vue d'interne-externe, de récolter davantage et de meilleurs indices, de mieux comprendre leurs motivations, de découvrir plus rapidement des liens de cause à effet et de vérifier et revérifier un plus grand nombre d'hypothèses explicatives que presque n'importe qui dans le récit de Neely. Le savoir de Blanche mérite d'être considéré comme faisant autorité, relativement à son projet épistémique, car il optimise l'adéquation empirique (de la variété de la profondeur situé), est en cohérence avec de nombreux savoirs secondaires et développe une explication en toute intégrité.

Conclusion

Bien que les enquêtes de Blanche soient fictives et son projet épistémique local et pragmatique, les principaux arguments que j'ai donnés sur l'importance du point de vue peuvent être facilement étendus à la recherche en sciences sociales et bien au delà. Partout où les structures de différenciation sociale modifient systématiquement la nature du travail des gens, leurs relations sociales, leur pouvoir relatif au sein de ces relations et leur réflexivité, il est pertinent de demander quels effets épistémiques peut avoir une situation sociale (définie collectivement). Et à chaque fois que la communauté de situation et d'expérience fait naître une conscience (d'opposition) critique des effets d'une situation sociale, on peut peut-être identifier un point de vue spécifique auquel revient un avantage épistémique stratégique, en particulier lorsqu'il s'agit de voir la partialité d'une mode de pensée dominant, de considérer d'anciennes questions d'un œil nouveau et de soulever de nouvelles questions pour la recherche empirique.

Si nous l'étendons à l'étude philosophique des sciences, la théorie du point de vue complète le naturalisme social et le pragmatisme qui apparaissent évidents pour revoir la philosophie des sciences post-positiviste, révision appelée par un nombre de plus en plus grand de philosophes des sciences. Les avocats de la théorie du point de vue au sens esquissé ici s'attachent plus particulièrement à comprendre les sciences comme une entreprise collective modelée par le type de facteurs identifiés par Salomon⁶¹. Ils partagent la volonté de Longino de dépasser la dichotomie rationnel-social qui a structuré si profondément des traditions divergentes dans l'étude des sciences⁶², volonté qui, comme l'ont soutenu Rouse et Hacking, dirige l'attention vers la pratique (plutôt que les produits) de la science qui se développe dans des domaines d'engagement socialement et politiquement structurés⁶³. Et ils partagent l'avis de Kitcher sur le besoin et la possibilité de reformuler des idéaux d'objectivité permettant

⁶¹ Miriam Solomon, *Social Empiricism*, op. cit.

⁶² Helen Longino, *The Fate of Knowledge*, op. cit.

⁶³ Par exemple, Ian Hacking, « The Self-Vindication of the Laboratory Sciences », in Andrew Pickering (éd.), *Sciences as Practice and Culture*, Chicago, University of Chicago Press, 1992, p. 29-64.

de comprendre la réussite scientifique en des termes explicitement normatifs et pragmatiques⁶⁴. Plus fondamentalement, les théoriciens du point de vue affirment que la question de savoir quels points de vue impliquent une différence épistémique et laquelle ne peut pas être traitée abstraitement, a priori ; elle exige une application de second ordre de nos meilleurs outils de recherche aux modes de production du savoir lui-même. Et ceci est nécessairement un processus propre à un problème et sans fin.

Remerciements

Je remercie Nancy Tuana qui m'a invitée à participer à une session spéciale de la rencontre annuelle de l'*American Philosophical Association* intitulée « Explorations philosophiques des sciences, des technologies et de la diversité » (Eastern Division, décembre 2000) sponsorisé par le comité de l'APA, concernant le statut des femmes et financé par la *National Science Foundation*. Je remercie également les relecteurs anonymes du projet APA/NSF et mes collègues de l'Université de Notre Dame et de Wesleyan pour leurs discussions sur cet article et sur la théorie féministe du point de vue en général.

Traduit de l'anglais par Valérie Aucouturier

⁶⁴ Philip Kitcher, *Science, Truth and Democracy*, op. cit.